

DU MONDE ENTIER

**JEROEN BROUWERS**

# **JOURS BLANCS**

ROMAN  
TRADUIT DU NÉERLANDAIS  
PAR DANIEL CUNIN



*nrf*

**GALLIMARD**

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

ROUGE DÉCANTÉ  
L'ÉDEN ENGLOUTI

*Du monde entier*



JEROEN BROUWERS

# JOURS BLANCS

roman

*Traduit du néerlandais  
par Daniel Cunin*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

DATUMLOZE DAGEN

© *Jeroen Brouwers*, 2007.

*Ouvrage initialement publié par Atlas Publishers, Amsterdam.*

© *Éditions Gallimard*, 2013, pour la traduction française.

II Samuel, 18, 33





Les centaines de choses que l'on a faites de travers dans la vie. Pas forcément à dessein : elles ont pu se produire par stupidité, maladresse, inconscience, par mégarde, pure connerie, sans arrière-pensée.

Il arrive qu'un souvenir insupportable s'en échappe et pénètre soudain dans votre cerveau, pareil à un cambrioleur qui vous jette une corde à piano autour du cou et vous serre la gorge.

Lorsqu'un tel souvenir surgit, j'ai tendance à pousser un cri, fort et long, afin de chasser par mon souffle ces scènes de mon crâne de la même façon qu'on essaie, au printemps, de déloger à coups de canon simulés rats et rongeurs d'un champ tout justeensemencé, fripouilles à plumes des vergers portant leurs nouveaux fruits.

Au fond, je ne parle pas tant des souvenirs douloureux eux-mêmes que de la honte qu'ils soulèvent. Plus on avance en âge, plus la honte s'affirme.

J'occupe seul, à l'instar d'un ermite, une maison blanche au cœur d'un bois où se mêlent arbres à feuilles caduques et conifères.

En automne, par exemple en ce moment, chênes, bouleaux, hêtres ôtent leur vêtue et leurs couleurs et, pareils à des exhibitionnistes, posent au milieu du vert hivernal vivace des pins et des épicéas, vert à peine piqué de rouille. Reste au flamboiement ténu d'un soleil qui prend congé en caressant tout une dernière fois, en projetant une ombre, à percer, comme c'est en effet le cas à l'heure présente.

Toute personne qui vit en ville se retrouve, dès qu'elle sort de chez elle, cernée par d'autres citadins et leur bruit. Pour ma part, quand je sors de chez moi, je me retrouve dans les bois — au cours de mes promenades, il est rare que je croise quelqu'un et j'entends exactement la même chose que dans la pièce où je travaille : du silence, du silence. Écoutez... Un silence qui se compose certes de toutes sortes de bruits, mais des bruits propres au bois et relevant du silence. Faites abstraction des oiseaux, de leur ramage et du froufrou de leur plumage, du martèlement mat d'un pic-vert un peu plus loin. Persuadez-vous durant quelques instants que vous n'entendez pas le bourdonnement hystérique des insectes qui, tels des hélicoptères, tournaillent près de vos oreilles avant d'aller se poser sur le cadavre en putréfaction d'un garenne ou d'un hérisson. Ce que vous entendez alors, ce n'est pas le silence, mais le bâillement ininterrompu et silencieux de la mort :

Cela même que l'on entend dans un hôpital quand le patient décède et qu'à la même seconde tous les appareils auxquels il était relié par des tuyaux et des câbles se taisent tout à coup, cessent de râler et d'anhéler en accompagnement des courbes sur l'écran des moniteurs qui enregistrent respiration, pulsation cardiaque et pression artérielle. Le silence qui se manifeste alors par un soupir mat gicle contre les murs blancs, là où des tableaux d'affichage

disparaissent sous des cartes postales souhaitant au défunt qui n'était pas encore mort « un prompt rétablissement ». Un silence qui répercute des échos du silence. Un silence de mort. Au moment du décès, les moniteurs et tout le bas-tringue font tilt; sur les surfaces lumineuses, les courbes de la vie se recroquevillent dans la même seconde pour former de longues horizontales qui se prolongeraient à l'infini si un membre du personnel ne se trouvait pas à la tête du lit pour débrancher une grappe de prises. À la suite de cette manœuvre, la lumière — pouf! — disparaît de tous les appareils, les écrans deviennent tout noirs, soudain semblables à autant de gueules béantes qui bâillent et expirent du silence.

Jamais un tel silence ne règne dans les bois dont je parle — il y a toujours quelque bruissement, quelque craquement, une pomme de pin ou un gland qui atterrit en résonnant sur le sable du sentier. Il y a toujours quelque chuchotement, bourdonnement, cri, chant, appel, quelque mouvement. Les feuilles tombent dans un bruit de papier qu'on froisse. Le vent se met à souffler, tout comme ça souffle dans ma tête où jamais non plus le silence ne se fait, absence de silence toutefois différente de celle des bois.

De la honte pour tout ce qui est allé de travers. Plus on avance en âge, plus le passé s'étend et plus on a l'impression que la vie consiste en une succession de faillites. Pas uniquement, certaines choses ont marché, mais quand on y réfléchit...

Il y a ces bévues commises de façon consciente et à dessein, alors que l'on aurait dû savoir que c'était faire de la sorte une grosse connerie. Le genre de gaffes qui ne cessent de nous poursuivre notre vie durant, semblables en cela à une maladie inguérissable qui toujours réapparaît. Quand les images de ces bourdes font irruption dans notre

cerveau, pareilles à des bandits armés au visage dissimulé sous un bas nylon, aucun cri ne saurait couvrir la honte que l'on ressent. On ne se met pas moins à beugler à pleins poumons tout en se giflant comme lorsqu'un moustique se pose sur notre joue et y plante son poinçon, à se frapper le crâne des deux poings jusqu'à voir des étoiles et des éclairs fuser derrière nos yeux. La nuit, je m'installe dans ma voiture pour rouler, pendant des heures, à tombeau ouvert sur des autoroutes désertées, le long de zones industrielles noires, tandis que se détache, dans les grands espaces noirs au-delà, une lueur rougeâtre au-dessus des villes noires. Ça a le don de me calmer? Le bruit de succion des pneus sur l'asphalte me plonge dans la somnolence. Je m'enfonce dans le bois pour évacuer ma nervosité, mais je connais trop bien les lieux pour que cela me change les idées; je marche jusqu'à complet épuisement et m'assieds ou m'allonge alors par terre si le sol n'est pas trop humide. Essayer de recouvrer mon calme en comptant tous les arbres présents dans mon champ de vision — plus nombreux en automne et en hiver que l'été lorsque la végétation se confond avec l'épais feuillage. Un, deux, trois, quatre... Ou tous les champignons. Je me suis engagé un jour dans un sentier de traverse, là où, justement, le rouge de leur chapeau me sautait à la figure comme une poussée de fièvre. Des dizaines, quelques centaines, le sentier en était recouvert, on aurait dit un tapis suspendu plusieurs centimètres au-dessus du sol. Dans lequel j'ai fait un trou à chacun de mes pas, renversant et écrasant sans manquer des champignons. Arrivé au bout, je me suis retourné et ai découvert la trace de mes semelles dans tout ce rouge, toutes ces nuances de rouge — carmin, vermillon, corail, bordeaux, amarante, grenat... —, et au milieu d'elles, tous les cinquante centimètres, les dévasta-

tions causées par mes pas, comparables à celles causées par un vandale qui, à l'aide d'un couteau ou d'une substance corrosive, se serait attaqué au rouge rembranesque de la Fiancée juive. Mes yeux ont chauffé; dans le trouble de mon regard, le sentier rouge est devenu liquide, se changeant en un cours d'eau d'un rouge où se confondaient toutes les teintes de rouge.

Quand on contracte à quelques reprises les paupières, on parvient à refouler ses larmes. Des larmes, à quoi bon?

Une rivière de sang qui clapote, gonflée des dégâts laissés par mes chaussures sur le rouge avant que ceux-ci ne redeviennent invisibles. Arrêtant de contracter les yeux, avec une impétuosité telle que mes oreilles en bourdonnaient, j'ai regardé une dernière fois derrière moi : plus de clapotis ni de cours d'eau, tout le rouge figé comme de la cire, tout le rouge consistant en sang coagulé.

Des larmes, à quoi bon? Pourquoi compter les troncs d'arbres?

J'avais vingt-trois ans, voilà en gros quatre décennies de cela, quand je me suis marié. À propos de bévues et de conneries. Avec Mirjam, vingt-trois ans elle aussi — une femme bien, c'est pas elle qui était en cause. C'est moi. Dans ce mariage, dès ce qu'on appelle la lune de miel que nous passions dans une petite caravane de location sur une plage de Zélande, du côté du Sotteville local, je me suis senti fait comme un rat, enfermé que j'étais dans une bonbonnière offrant l'apparence d'un œuf aux rideaux en vichy. Il n'a pas arrêté de pleuvoir. Dans ce bidule exigü où l'on pouvait à peine se tenir debout et pratiquement pas remuer le cul, j'ai campé devant le hublot ovale en tam-

bourinant des doigts. Mer grise sous un ciel plus gris encore, pas âme qui vive, pas un chat, pas un cheval sur la plage, rien qu'un journal trempé aux pages éparses qui tentaient de s'envoler sous les soubresauts de la brise, mais que la pluie drue plaquait au sol. Je me sentais comme ce journal. Quelle date portait-il ? Question que je me suis posée, je m'en souviens : j'avais l'impression de traverser une vie sans date et qu'il en serait toujours ainsi, l'impression que le temps filait à blanc sans tenir compte de moi et que je menais une inexistence. Moi aussi, à l'instar de ce journal, j'aspirais à voler au diable vauvert alors que je venais de m'enchaîner à une situation pour le moins lourdingue. Mirjam n'était pas en cause, la patience et la compréhension incarnées, une femme vraiment gentille et que j'aimais, y a pas à dire, au début, mais j'avais d'effroyables visions qui m'empêchaient de bien respirer et me glaçaient entièrement, cœur compris, je nous voyais transformés, du fait de notre mariage, en un monstre pareil à celui que j'avais vu quelques années plus tôt dans le cabinet de curiosités secret d'une faculté de médecine. Un corps humain avec, au niveau du diaphragme, un autre corps humain en guise d'excroissance, parasite que l'on n'avait pu séparer de son hôte sans risquer de condamner celui-ci. Exposés dans les mêmes lieux : des siamois monstrueux, deux corps collés l'un à l'autre par les lombes, un masculin et un féminin, sur trois jambes, liés et livrés à jamais l'un à l'autre, pour de bon pour le meilleur et le pire, la mort n'étant pas même susceptible de les disjointre. Plaqué sur le verre de la vitrine où cette constellation de corps se donnait en spectacle, nue et tout sourire, depuis plus d'un siècle, un court texte : on pouvait y lire que la moitié féminine avait, à l'âge de dix-sept ans, accouché de façon tout à fait naturelle d'un fils bien conformé, progéniture du dres-

seur d'ours du cirque où travaillaient ces jumeaux rattachés l'un à l'autre ; parallèlement, la moitié masculine était tombée amoureuse de l'épouse du dompteur, laquelle, quand l'occasion se présentait, se glissait à son tour sur la paillasse à côté de la double personne, pleine de prévenance à l'égard de la partie aux attributs mâles. Imaginez un peu le tableau ! Ne reste plus qu'à accommoder ça, histoire de concocter une comédie musicale.

Collé à Mirjam par la glu du mariage, rivé à elle par des chaînes sociales invisibles que seul le recours à une force brute aurait pu rompre. Mirjam qui était encore une enfant, enfant adulte tout comme moi. Qu'est-ce qui nous avait donc pris de nous marier ? Quand je dis « nous », je parle avant tout de moi. Qu'est-ce qui m'avait pris de me marier ? Une connerie que j'expiais par les visions évoquées un peu plus haut. Mais impossible dans la pratique, entre les murs du petit trois pièces où nous nous étions installés, de hurler de toutes mes forces à faire gonfler les veines de mon cou et de mes tempes en écheveaux de laine bleue. De l'autre côté de la paroi de l'épaisseur d'une brique, les voisins répondaient en cognant avec une telle fureur que la pendule accrochée de notre côté s'arrêtait. Ceux du dessous tapaient contre le plafond à coups de manche à balai. Ils téléphonaient : vous êtes en train de zigouiller quelqu'un ? Impossible de maîtriser ma nervosité, mon exaspération, mon impatience, mon mécontentement. Cela plongeait Mirjam dans le mutisme et la tristesse, attitude qui avait le don de me remplir par-dessus le marché d'un sentiment de culpabilité et de me faire me sentir tout con. Au bout d'à peine six mois de mariage, je lui proposai de divorcer. Voyez la force brute à l'œuvre. Ce furent alors des larmes, et elle s'est mise à son tour à hurler. T'es fou ou quoi ? Le mariage et tout ce qui va avec,

elle s'en était fait une tout autre idée. Pas comme... pas aussi... Ses pleurs amers, qui la remétamorphosaient en la fillette qu'elle était encore peu avant, l'empêchaient de dire ce qu'elle avait à dire. Ce n'étaient pas les symptômes flagrants de sa tristesse, bouche tordue par les pleurs au point que ses joues commençaient à ressembler à celles d'un cochon d'Inde, qui me désarçonnaient en premier lieu — arrête de chialer, je t'en prie, arrête! Le plus pitoyable de tout à mes yeux, c'étaient bien plutôt les ciseaux à ongles qu'elle tenait alors, pouce et index enfilés chacun dans un des anneaux de ce bidule anodin aux pointes recourbées. Et ses oreilles un brin décollées. Juste assez pour que le soleil passe à travers.

Je me suis sauvé de la maison, comme bien souvent, ai arpenté fiévreusement les rues, sans but précis si ce n'est évacuer ma nervosité. À l'époque, je ne possédais pas encore de voiture. En règle générale, ça se finissait dans le parc poussiéreux d'une autre partie de la ville où, sur un banc, je reprenais mon souffle. Me torturais. Me torturais la cervelle. Ce n'est pas Mirjam qui était en cause. Était-ce moi? Dans ce cas, qu'est-ce qui clochait en moi? La conscience de ne plus m'appartenir.

Mirjam s'occupait du secrétariat d'un bureau d'architectes. Du léchage de chiffres, elle appelait ça. Moi, j'étais encore à la fac. Études de néerlandais. Et je bossais comme correcteur pour un journal de petites annonces paraissant deux fois par semaine. Du léchage de lettres. Que ne me suis-je corrigé plutôt que ces textes!

Les choses n'iraient-elles pas mieux entre nous, commença Mirjam un soir après le fricot Iglo savouré en silence, sept minutes au four et régalez-vous!, mieux entre nous, commença-t-elle, dans notre mariage, commença-t-elle, si nous... si nous...



Les voisins éprouvaient un besoin pressant de se plaindre de nous. À notre droite et à notre gauche, au-dessous et au-dessus, des braillements, des voix, des portes, l'eau dans les conduites, les postes de télévision, des chiens, des bruits de pas. Dans un des logements du dessous, quelqu'un poussait son ampli à fond de sorte que le tremblement de la batterie et de la basse se répercutait à travers murs, plafonds et planchers et contre nos semelles en des dam! dam! dam! qui n'annonçaient rien de bon. Voilà pour le décor sonore, voilà pour l'atmosphère au moment où Mirjam, qui venait d'ôter le couvercle de sa glace à la fraise avec morceaux dont elle raffolait tant — petit pot lui aussi en provenance du congélateur —, a commencé. Ne serait-ce pas enrichir et parachever notre mariage si...

Ce sont là les mots qu'elle a employés, elle avait réfléchi avant de parler.

Si on faisait un bébé. Si nous avons un enfant. C'est ce qu'elle a dit en appuyant un peu sur les mots afin de se faire comprendre par-dessus le pandémonium.

On m'aurait fait le coup du lapin que ça n'aurait pas été pire. Durant quelques secondes, tout est devenu gris sur mes rétines et le boucan s'est évanoui; pendant ce temps, Mirjam, manifestement soulagée d'avoir mis la question sur le tapis après peut-être des mois passés à en peser le pour et le contre, attaquait son dessert.

Pour une fois, c'est moi qui fis toc-toc contre mon front. Ça tournait pas rond dans sa tête? Un bébé! Je veux pas de gosse, que je lui ai dit en appuyant moi aussi sur les mots. D'où sortait-elle cette idée de malheur? Avant de nous marier, on a mille fois passé la question en revue: moi, je ne veux pas d'enfant; toi, tu n'en voulais pas non plus à tout prix, je t'entends encore le dire. On a bien assez l'un de l'autre, je t'entends encore le dire.

Mes mains tremblaient, impossible de les contrôler.

On transformera ton bureau en chambre d'enfant. Tu travailleras tout aussi bien ici, assis à cette table ? On déplacera le buffet par là et on rapprochera le canapé de la fenêtre...

À croire que l'affaire était entendue, à croire que pour elle tout était déjà réglé. À croire que mes arguments n'avaient pas la moindre importance et que les entendre lui paraissait superflu.

Elle de me dévisager avec ses yeux de princesse charmante auxquels j'avais succombé, iris bleu clair cernés d'un bleu plus foncé. De laisser fondre une cuillerée de glace sur sa langue. De jouer avec sa chaînette en or et son pendentif de même métal en forme d'étoile de David.

T'as la tremblote comme un papé.

Je veux pas de moutard, hors de question qu'on en ait un.

Eh, mon chéri, mais t'es gelé. Elle venait de poser ses mains sur les miennes, je les retirai et les coinçai sous mes aisselles.

Hors de question qu'on ait un moutard, je répétais. Appuyant plus encore sur les mots. On avait dit : pas de gosses. Si tu ne veux pas d'enfant, moi non plus, que tu m'as dit... Quand dans un couple l'un des époux ne veut pas d'enfant, on ne commence pas à songer à en avoir un, non ? on était d'accord là-dessus, non ? Même chose s'il s'agissait d'un chien, d'une tortue, d'une belle-mère grabataire ou de tout autre animal domestique, non ? Pas vrai ? Et toi, sans prévenir, tu me parles d'une chambre pour le bébé !

Elle vint se placer derrière moi, me pinçant les épaules comme le boulanger pétrit sa pâte, tête appuyée contre ma joue, sur laquelle elle avait d'abord, de ses lèvres froides, posé un baiser ; je reniflai l'odeur du shampoing

qui émanait de ses cheveux blonds et ondulants d'elfe aux reflets rougeoyants, celle de la glace à la fraise qu'exhalait son haleine.

La repoussai. Sans brutalité, non, mais comme on écarte un chat de ses genoux. Je ne supportais pas qu'elle me touche.

Dam ! dam ! dam !

Enrichir et parachever. La petite fille mariée avait envie d'une poupée qui dit maman et qui ferme les yeux quand on la couche, une poupée que l'on nourrit à la petite cuiller et qui braille, pisse et chie pour de vrai ; elle en voulait une et l'obtiendrait, au besoin par la ruse. Les femmes sont ainsi faites. Dès qu'elles se mettent à parler d'un bébé, c'est comme s'il était né ; pour les hommes, aucune échappatoire et c'est peine perdue que d'argumenter. Les femmes sont pour ainsi dire des animaux, non équipés de raison ; elles obéissent à leur instinct qu'on appelle « horloge biologique », lequel leur souffle de mettre au moins un enfant au monde sous peine de ne pas se sentir « parachevées ».

À compter de ce jour-là, je pris l'habitude de rester debout jusqu'à une heure avancée de la nuit pour me consacrer à mes études et surtout pour éviter de me coucher en même temps que Mirjam. Dès que je la rejoignais, je lui tournais le dos ; quand je ne parvenais pas à éviter ses tentatives de rapprochement, j'y mettais fin, de toute façon je m'abstenais de faire quoi que ce soit de mes dix doigts, me méfiant d'elle et de tous les moyens et méthodes de contraception. Après ça, parlez-moi d'« enrichissement ». Au lieu que nos corps de jeunes mariés s'adonnent avec gourmandise à l'amour parmi les cris du lit, nous passions déjà nos nuits l'un à côté de l'autre comme des momies roides dans leur sarcophage.

Là-dessus arriva Venise.

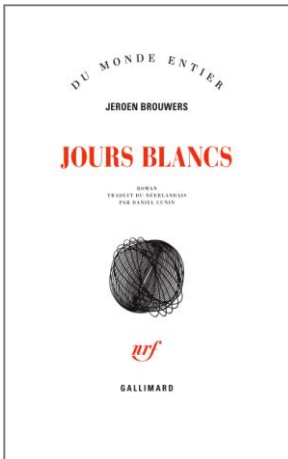
Le père de Mirjam, bien en veine, avait gagné à la loterie nationale ou à un truc du même genre ; il glissa dans la menotte de sa fille, la prune de ses yeux, sa chouchoute, un certain nombre de billets. Elle eut bientôt réglé les préparatifs d'un voyage et, du jour au lendemain, je me retrouvai pour la première fois à Venise ; là, je me perdis dans un transport de mélancolie, qui se déploya sur moi, tel du velours, dès que j'eus posé les yeux sur la ville, et qui devait me dominer durant les cinq journées de notre séjour. Je m'étonnais de moi-même, du calme qui était descendu sur moi, sorte de sérénité et d'apaisement oniriques.

Venise en automne, seconde moitié de novembre. Pas d'arbres dans cette ville, du moins d'après mon souvenir — au lieu de se manifester sous l'apparence de feuilles mortes voltigeant comme actuellement dans le bois, la saison s'y traduit par une atmosphère transparente gris orangé : soleil maigre à travers une brume humide et tenace. À quoi il faut ajouter un vent assez impétueux qui harcèle l'eau partout où elle se trouve, l'ensemble des rues et des places, un vent aux contours froids.

Nous flânions quelque part dans cette ville peuplée de petites embarcations, de pigeons, de Japonais et de lions ailés, Mirjam me précédant de quelques mètres, moi dans mes pensées. Venise se compose d'un assemblage de maisons, de tours, de palais, d'églises à coupole qui ont toutes et tous les pieds dans l'eau, une eau qui corrode, qui, depuis que la cité existe, s'acharne à ronger et saper leur beauté et leur somptuosité aristocratiques, ce qui explique qu'elle soit en perpétuelle réfection depuis mille ans. Cette

Je quitte l'hôpital, faisant tournoyer ma canne avec grâce, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. Par les rues où règne une chaleur oppressante sous la pénombre rouge, où personne ne remarque rien de particulier à mon apparence, je marche en haletant, comptant inconsciemment mes pas, en comptant je passe à gué mon existence. Une fois dans ma voiture, je mets le contact et Boccherini remplit l'habitacle à bord duquel je m'éloigne, je ne sais vers où.

*Zutendaal, 3 juillet 2007*



# Jours blancs

## Jeroen Brouwers

Cette édition électronique du livre  
*Jours blancs* de Jeroen Brouwers  
a été réalisée le 20 mars 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070123506 - Numéro d'édition : 162485).

Code Sodis : N55880 - ISBN : 9782072492136

Numéro d'édition : 253392.